

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 5 (1998)
Heft: 3

Buchbesprechung: Die Anfänge der zweiten Internationale : Positionen und Auseinandersetzungen 1889-1893 [Markus Bürgi]

Autor: Vuilleumier, Marc

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



schaftlichen, sozialen und religiösen Interessen entspringen) und zentralstaatlicher Interessen gewinnen politische Grenzen ihre Gestalt und Bedeutung. Um der Überformung spezifisch mittelalterlicher Grenz- und Raumvorstellungen durch neuzeitliche Diskurse wie jenen der «natürlichen Grenze» zu entgehen, müssten stärker als im vorliegenden Textband Konzepte aus Nachbardisziplinen wie der modernen Regionalgeographie oder der Kulturanthropologie mit einbezogen werden.

Daniel Hagmann (Basel)

MARKUS BÜRGI
DIE ANFÄNGE
DER ZWEITEN INTERNATIONALE
POSITIONEN UND AUSEINANDERS-
SETZUNGEN 1889–1893

INTERNATIONALES INSTITUT FÜR SOZIALGESCHICHTE
AMSTERDAM, CAMPUS VERLAG, FRANKFURT/NEW
YORK 1996, 651 P., DM 148,-

Malgré la mode des commémorations, aucune manifestation n'a marqué, en 1989, le centenaire de la création de ce qui devait entrer dans l'histoire sous le nom de deuxième Internationale, même à Paris, où s'étaient tenus les congrès fondateurs. Quant aux articles et autres publications, ils sont rares. Outre la désaffection à l'égard de l'histoire du mouvement ouvrier et socialiste, la «Deux» souffre rétrospectivement de son échec en 1914, quand, après ses grandes déclarations internationalistes et pacifistes, la majorité de ses différentes sections ont voté les crédits de guerre et se sont ralliées aux politiques d'union nationale. C'est en réaction à cette «faillite», à cette «trahison» que se forma le mouvement qui donna naissance à la troisième Internationale. Aussi la deuxième a-t-elle été jugée négativement par l'historiographie com-

muniste. Cette appréciation générale a d'ailleurs été assez largement partagée par les autres historiens, malgré le travail de Julius Braunthal, ancien dirigeant de l'Internationale ouvrière et socialiste. Ce n'est qu'à une époque relativement récente qu'une évolution s'est manifestée. C'est ainsi qu'en 1989, un ouvrage de l'historien russe Igor Krivoguz, paru en anglais aux Editions du Progrès, à Moscou, procède à une véritable réhabilitation de la grande organisation socialiste internationale. Mais il s'agit beaucoup plus d'un changement d'appréciation que d'une véritable transformation des méthodes historiographiques. Or celles-ci ont beaucoup évolué, depuis les années 1960. Si, au début, l'histoire des Internationales, et plus particulièrement de la deuxième, s'est souvent résumée à l'histoire de leurs congrès, à des analyses plus ou moins approfondies de leurs comptes rendus, si elle a pris le caractère d'une histoire des idées, la nécessité de tenir compte des sections nationales et de leur action au sein de l'organisation a conduit les historiens à s'interroger sur le lien entre les partis nationaux et l'Internationale, sur les relations des partis entre eux, sur la prépondérance de certains (la social-démocratie allemande principalement). La publication de sources inédites (correspondance des principaux dirigeants, actes du Bureau socialiste international...), en relation avec ces nouveaux questionnements, a permis un renouvellement complet du sujet, dû pour une large part à Georges Haupt. Malheureusement, depuis sa disparition, il y a 20 ans, les travaux se sont singulièrement ralentis; même sa publication des actes du Bureau socialiste international, dont le deuxième volume était, paraît-il, prêt pour l'impression, n'a pas été poursuivie.

Aussi se réjouira-t-on de la parution du gros ouvrage de Bürgi, qui s'inscrit tout à fait dans la ligne des recherches

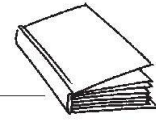
initiées par Haupt. Son importance ne réside pas seulement dans son volume, dans la masse impressionnante des archives (une douzaine de dépôts) et de la documentation consultées, mais aussi et surtout dans la méthodologie et l'approche nouvelle. Précisons tout d'abord qu'il s'agit d'un véritable travail scientifique, d'une recherche originale dont la lecture suppose une bonne connaissance du mouvement ouvrier international de la fin du siècle dernier.

La période couverte, des congrès de Paris à celui de Zurich, en 1893, est relativement brève, mais riche en péripéties et en problèmes. C'est à la fois celle du rassemblement et de ses difficultés (comment faire collaborer des mouvements aussi divers que la social-démocratie allemande, les différentes composantes du socialisme français, le «labourisme» et les diverses organisations socialistes britanniques), mais aussi celle de la délimitation, de l'exclusion, à l'égard des anarchistes et libertaires, des «indépendants», comme ils se nomment volontiers dans les pays de langue allemande, d'où quelques désordres et manifestations bruyantes lors du congrès de Zurich. L'originalité de Bürgi est d'avoir attaché moins d'importance aux congrès, dont le déroulement est déjà assez bien connu, qu'à leur préparation et à ce qui se passe entre eux. En effet ceux-ci ont quelque chose de trompeur, par leur désir d'unité, qui se traduit par des résolutions de compromis et qui se manifeste, à leur clôture, quand, d'un même élan, tous les délégués entonnent la «Marseillaise» (l'«Internationale» ne se répandra qu'à partir de 1900). En fait, le mouvement ouvrier et socialiste est loin d'être aussi unifié qu'il le souhaiterait et qu'il cherche à le faire paraître; les traditions et spécificités nationales, les expériences différentes, les systèmes politiques opposés, le développement économique inégal des pays européens (pour

ne pas parler des autres, dont certains commencent à apparaître dans les congrès), lui donnent une bigarrure et une complexité que la fonction légitimatrice de l'histoire a quelque peu masquées.

C'est à cette diversité qu'est consacrée une première partie, assez brève, où l'auteur met en évidence les conceptions diverses de l'internationalisme et les nombreuses réserves que rencontrent un peu partout les propositions de reconstitution de l'Internationale. Dans une deuxième partie, l'auteur relate les débuts de celle-ci, entre 1889 et 1891, montrant l'importance du congrès possibiliste, généralement occulté par le congrès «marxiste» de la salle Pétrelle. Importance qui se manifesterait après coup, lors des longues tractations qui aboutirent à la tenue du congrès de Bruxelles, en 1891. On suit par le détail toutes ces négociations, ces manœuvres pour assurer à un groupe ou à un autre la prépondérance, bref, ce que G. Haupt appelait la «diplomatie socialiste». Comme le souligne Bürgi, ce ne sont pas les ouvriers, la base, mais les dirigeants qui sont au centre de son travail; il s'agit donc d'une histoire politique et événementielle du socialisme international, bien que cela n'empêche pas son auteur, à l'occasion, de reprendre les conclusions des histoires sociales du mouvement ouvrier. La troisième partie, à elle seule une moitié de l'ouvrage, relate les préparatifs du congrès de Zurich, en 1892 et 1893. Elle bénéficie d'une documentation d'une richesse exceptionnelle grâce à la conservation des papiers de R. Seidel, le secrétaire du Comité d'organisation, ce qui permet de reconstituer 85% de la correspondance officielle. S'y ajoutent naturellement de nombreuses lettres privées échangées entre les dirigeants socialistes.

Durant toute cette période, l'Internationale n'est qu'un conglomérat hétérogène de partis et de syndicats, d'organisa-



tions socialistes et non socialistes des plus diverses. En réaction contre la centralisation de la première, qui avait suscité conflits et scission, elle refusera jusqu'en 1900, toute structure permanente. Seul, dans le pays prévu pour le prochain congrès, un comité d'organisation assure une certaine continuité, allant même jusqu'à convoquer des conférences préparatoires restreintes. Cela favorise la formation de réseaux internationaux informels par le moyen desquels les différents courants cherchent à peser sur les décisions du comité. C'est à partir de ces réseaux que se constituent ces véritables groupes dirigeants internationaux du mouvement ouvrier, étudiés pour la première fois par G. Haupt. C'est leur action que l'analyse minutieuse de Bürgi nous permet de suivre dans tous ses méandres. Une approche rapide et superficielle avait parfois fait croire que l'Internationale à ses débuts n'existait que durant ses congrès; ce livre montre qu'il n'en est rien; il en démonte le mécanisme et nous en montre toute la complexité.

Marc Vuilleumier (Genève)

MICHAEL LÖWY
PATRIES OU PLANETE?
NATIONALISMES ET INTERNATIO-
NALISMES, DE MARX A NOS JOURS

EDITIONS PAGE DEUX, CAHIERS LIBRES,
LAUSANNE 1997, 158 P., FS 27.80

Ce recueil d'articles écrits au cours de ces dix dernières années envisage la question nationale sous l'angle du marxisme. Alors même qu'elle est marquée par un certain nombre de faiblesses et d'imprécisions dans les écrits de Marx et Engels – dont l'auteur nous dit qu'elles ont permis de nourrir à la fois la vision économique-déterministe de Kautsky et Staline, et la vision historico-culturelle de Bauer et

Trotsky – il faut relever que cette analyse marxiste des nationalités a fait l'objet d'usages abusifs et d'interprétations caricaturales particulièrement florissantes dans l'histoire du stalinisme. Engels a certes eu la faiblesse de développer un concept de «peuples sans histoire» qui relevait de préjugés naïfs sur lesdits peuples, mais les réflexions ultérieures des deux philosophes n'en ont pas moins montré l'existence de nations dominantes et de nations opprimées, la libération de ces dernières étant à leurs yeux un préalable nécessaire à toute révolution socialiste.

Il importe également de considérer la théorie marxiste dans son ensemble, et de ne pas s'arrêter par exemple à des écrits de jeunesse comme le *Manifeste communiste* qui définit bien le principe de l'internationalisme, mais ne dit guère comment le développer concrètement. La reconnaissance du fait qu'il existe des nations opprimées, et que celles-ci sont des créations culturelles qui ne dépendent pas d'une quelconque mythologie du sang ou du sol, débouche sur le principe du droit des populations à l'autodétermination. Mais ce XXe siècle finissant a bien montré combien il était difficile à appliquer.

Michael Löwy insiste avec raison sur l'intérêt de la conception de la nation développée par Otto Bauer en 1907. Sa vision de la communauté de destin et du nécessaire respect de l'autonomie culturelle des nationalités relevait d'une vision ouverte et non déterministe des nations, elle aurait pu donner lieu à des gestions différentes de cette problématique dans l'Europe du XXe siècle. Elle aurait surtout permis d'intégrer à cette vision du monde humaniste et ouverte des formes intermédiaires d'identité nationale qui, sans cela, avaient toutes les chances de n'être qu'opprimées, ce qui s'est bien confirmé dans les faits.

Enfin, à travers une analyse des natio- ■ 167